

Vous avez dit dernière mode, la langue?

Astrid Berrier

Number 110, Summer 1998

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/56303ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les Publications Québec français

ISSN

0316-2052 (print)

1923-5119 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Berrier, A. (1998). Vous avez dit dernière mode, la langue? *Québec français*, (110), 27–28.

Vous avez dit dernière mode, la langue ?

Tout le monde en parle.... Conférence dans une librairie montréalaise. Passage à *Indicatif Présent*. Long compte rendu dans *Le Devoir* (bancal, on y traite plus de l'un que de l'autre). Autre compte rendu dans le journal *Voir* (plus équilibré, mais moins engagé). Mais de quoi parle-t-on au juste ? Quelle est la nouveauté qui fait courir le Québec ? La langue, voyons, et encore la langue. Plus exactement deux ouvrages aux titres évocateurs parus presque en même temps : *Le Maquignon et son joul* et *La Langue et le nombril*, le premier de Diane Lamonde et le second de Chantal Bouchard. Les deux livres n'adoptent pas le même point de vue sur le sujet, c'est bien évident. Et la polémique repart de plus belle.



Pourquoi éprouve-t-on le besoin de se chicaner encore sur la norme ? On ne le sait pas. La norme du français écrit est fixée depuis belle lurette. Quant à celle de l'oral, elle varie selon les situations. Si tout le monde doit parler tous les jours comme B. Derome, où va-t-on ? Vers l'ennui ? D'ailleurs Derome ne parle pas, il LIT. Grosse différence. C'est pourtant probablement ce modèle que la majorité des gens a en tête (y compris Dor) quand elle évoque « parler convenablement ». Pourquoi n'accommoderait-on pas sa langue à la situation, alors que l'œil le fait continuellement ? Le sujet semble dépasser certaines personnes. Ce qu'il faudrait apprendre à nos élèves, c'est à adapter leur langue aux circonstances et aussi leur apprendre que l'on n'écrit pas comme on parle. C'est ce que des sociolinguistes, des didacticiens, et des enseignants prônent. Encore faudrait-il les écouter !

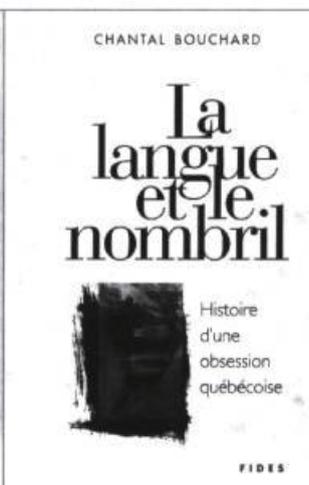
Dans *La Langue et le nombril*, Bouchard est à la recherche des facteurs historiques, politiques, économiques, sociaux, institutionnels, psychologiques, etc. qui ont façonné l'identité des Québécois d'aujourd'hui. Vaste programme. Le livre devrait donc être un énorme pavé de plus de 900 pages. Mais non. On nous livre surtout un petit cours d'histoire pour nous rafraîchir la mémoire par un découpage en plusieurs périodes. Les prémisses de l'ouvrage font état de considérations sur la culture et l'identité qui sont malheureusement victimes de leurs raccourcis ou de trous dans un raisonnement orienté par l'appartenance. Ainsi, par exemple, chaque individu choisit (à la naissance je suppose ?) son sexe, sa race, sa nationalité, sa classe sociale. Ah bon ?

À la lecture du premier chapitre du livre de Bouchard, on peut se demander si la langue est le seul et

unique paramètre qui détermine un individu comme certains se sont demandé si la culture était le paramètre qui déterminait à lui seul un individu. Cette question se pose-t-elle aux Américains par exemple ? De plus, si *La Langue et le nombril* se propose d'adopter un genre métadiscursif et de traiter du discours sur la langue (ou sur l'identité ?) au fil des siècles, on reste un peu sur sa faim (au chapitre trois par exemple). Même si les conditions historico-sociales qui ont affecté le statut des Canadiens français entre 1867 et 1970 sont assez bien décrites dans les chapitres qui suivent, on peut s'interroger sur ce que l'ouvrage de Bouchard apporte de nouveau. Le phénomène de prolétarianisation de la classe paysanne au Québec ? La domination politique et économique des anglophones ? Le statut de minoritaire intégré à l'identité canadienne française ? Le rôle de la religion (« la langue gardienne de la foi ») ? Cependant l'ouvrage montre bien, à qui veut le voir, que l'attitude par rapport à la langue n'est que la conséquence d'autres phénomènes, mais qu'il se produit des glissements. Alors pourquoi rester insécurisé sur le plan de la langue quand ce n'est pas une question de langue ? *La Langue et le nombril* reste un

ouvrage un peu inégal, surtout à cause de la problématique du début qui a l'air plaquée sur la suite et dans laquelle on a l'impression que l'identité se résume à la seule langue. Le livre nous donne cependant une très bonne représentation des différentes images des Canadiens français que l'on a pu projeter au fil des siècles.

Que Lamonde, dans *Le Maquignon et son joul*, nous livre un exercice de style assez remarquable, on ne va pas le lui disputer ! Qu'elle émaille son ouvrage de citations d'auteur-es célèbres qui nous fassent sourire, on ne va pas le lui contester non plus ! Qu'elle reproche aux rédacteurs du *Robert*



québécois de ne pas avoir assez réfléchi, de faire deux poids deux mesures et de ne pas savoir rédiger, peut-être ! Qu'il y ait un discours SUR la langue qui soit différent de la langue elle-même, sans aucun doute puisque les représentations, cela existe ! Qu'il y ait un mythe du purisme québécois : ah bon ? Que l'on s'efforce d'éviter les anglicismes : pourquoi pas ? Plus qu'en France ? Certainement, étant donné la situation géographique (et politique) du Québec, c'est le gros bon sens (voir l'historique de C. Bouchard à cet effet). Que l'on évoque une variété québécoise qui confine au dialecte : n'exagérons rien ! La variété française utilisée dans le film *La Haine* confine à quoi ? Par contre, que l'on reproche aux linguistes de faire leur travail et de s'occuper de la langue, alors là, je ne comprends plus. Qu'en outre, on reproche à leur pensée d'évoluer, je comprends encore moins. Et puis quoi encore !

Bref, s'il y a des aspects intéressants dans l'ouvrage de Lamonde, il ne faut pas s'emballer. La critique est facile quand l'art est difficile. Le livre de Lamonde fait-il avancer le schmilblick ? De temps en temps, on a des doutes sur la position défendue, ce qui prouve que le problème est complexe (ou qu'on l'a complexifié à souhait). Par exemple, le Larousse ou le Robert ont-ils légitimé l'emploi de merde dans le dictionnaire et, par là-même, autorisé tous les petits Français à l'employer ? Autant que je me souviens, non : il ne faut pas oublier que d'autres facteurs ont pu jouer un rôle : leur nombre, puisqu'elle parsemait les rues de Paris ; ou même l'influence de la

famille et du milieu, avec les nombreux avertissements que les enfants recevaient sur la politesse. Dans mon cas, le dernier facteur a très bien fonctionné, merci. Alors le dictionnaire est loin derrière dans le débat. Soyons réalistes et ne prenons pas nos élèves pour des imbéciles.

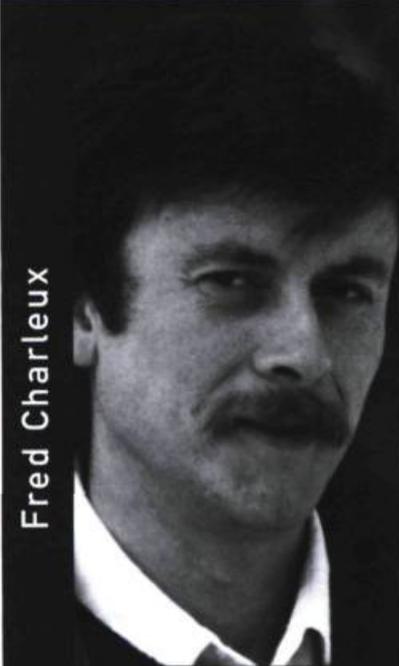
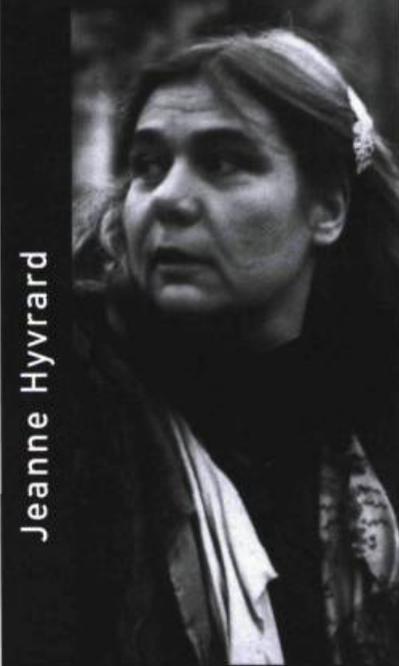
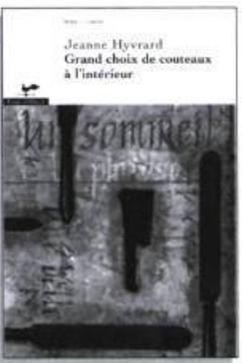
Vous l'aurez deviné, je fais partie du camp des sociolinguistes. Mais pas exactement de celui des méchantes maquignonnes qui « logeraient à l'enseigne de l'OLF ». Que Diane Lamonde se rassure, les sociolinguistes ne se ressemblent pas tous, à supposer que certains soient effectivement des maquignons. La sociolinguiste que je suis engagerait cependant certaines personnes à voir le film *La Haine* (qui malgré la langue ou à cause de celle-ci est considéré comme un excellent film) ; à lire les *San Antonio* (dont l'auteur est considéré comme un écrivain... malgré la langue ; il a même exploité le filon) ou Michel Tremblay évidemment. Mais surtout, elle les engagerait à lire *Le catalogue des idées reçues sur la langue* de M. Yaguello, et, en particulier, le chapitre intitulé « Touche pas à ma langue ». L'on y traite de nostalgie, de passéisme, d'abus de pouvoir, de pureté, d'élitisme (qui n'est pas du tout où l'on croit), de décadence, etc. Vieille querelle, vieux problème. Ce serait tellement plus profitable pour tout le monde si au lieu de ressasser toujours les mêmes vieilles affaires, on passait à autre chose... histoire de s'aérer un peu les idées et la pensée.

* Professeure à l'UQAM



NOTRE PLAISIR D'ÉDITER : VOTRE PLAISIR DE LIRE !



 <p style="writing-mode: vertical-rl; transform: rotate(180deg); font-weight: bold; font-size: 1.2em;">Fred Charleux</p> <p style="margin-top: 10px;">Après avoir fait plusieurs métiers (comptable, pilote de ligne, vendeur d'enclumes à la sauvette), Fred Charleux s'est assagi en cuisinant un premier roman loin d'être sage.</p>	 <p style="margin-top: 10px;">Un vieux truand joue au flic, un flic devient voyou, un énorme dingue et un méchant gringalet se fâchent, un mort prend la poudre d'escampette... Voilà ce qui vous attend dans ce roman policier fertile en rebondissements.</p> <p style="margin-top: 10px;">Imaginez un mort noyé totalement sec qui se retrouve sur une pente de ski ! Cela semble surréaliste et, pourtant, l'auteur nous y fait croire au fil d'un récit bien figolé, à l'humour débridé et au suspense haletant.</p> <p style="margin-top: 10px;">306 pages 24,95 \$</p>	 <p style="writing-mode: vertical-rl; transform: rotate(180deg); font-weight: bold; font-size: 1.2em;">Jeanne Hyvrard</p> <p style="margin-top: 10px;">Jeanne Hyvrard est l'une des grandes dames de la littérature française. On ne compte plus les essais, thèses ou études qui traitent de son œuvre.</p>
 <p style="margin-top: 10px;">Écrites dans un style à l'emporte-pièce, les nouvelles de ce recueil nous présentent une anticipation sociale pleine de mordant, dans laquelle les travers de notre société sont magnifiés par les verres grossissants de Jeanne Hyvrard, puis exposés grâce à sa plume acérée.</p> <p style="margin-top: 10px;">Dans son monde, les acteurs et les choses vont jusqu'au bout de leur logique.</p> <p style="margin-top: 10px;">144 pages 17,95 \$</p>		